

SAPIENS EN FRANCE

DU MÊME AUTEUR

Jalons pour une paléohistoire des derniers chasseurs (XIV^e-VI^e millénaire avant J.-C.), Paris, Publications de la Sorbonne, 2008.

Le Paléolithique, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2011 ; 2024.

(avec Jean-Michel Geneste) *Si loin, si près. Pour en finir avec la Préhistoire*, Paris, Flammarion, 2019.

(dir., avec Jean-Michel Geneste et Philippe Grosos) *Préhistoire. Nouvelles frontières*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2023.

De Courbet à Lascaux. Une origine du monde préhistorique, Paris, Institut national d'histoire de l'art, 2024.

Boris Valentin

SAPIENS EN FRANCE

35 000 ans d'histoire

TALLANDIER

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

© Éditions Tallandier, 2026
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-6399-0

PROLOGUE

Je vous propose de passer 35 000 ans ensemble. Nous découvrirons d'abord, entre – 42 000¹ et – 12 000, ce que les spécialistes de la Préhistoire appellent la période récente du Paléolithique*. C'est ainsi qu'ils désignent les premières dizaines de millénaires ayant suivi un moment marquant de l'histoire humaine : vers – 42 000, l'implantation durable de notre espèce, *Homo sapiens*, dans une bonne partie de l'Eurasie. Pour explorer cette période située au cœur de mes recherches archéologiques, nous nous rendrons à l'extrême ouest du continent européen, dans les vastes steppes froides ou forêts clairsemées de ce que nous nommons aujourd'hui la France. Nous y rencontrerons des femmes et des hommes – encore très rares parmi les autres animaux – dont le mode de vie, très différent des nôtres, reposait beaucoup sur la chasse et un peu sur la collecte des végétaux. Généralement structurées par le nomadisme, les minuscules sociétés de cette période tissaient entre elles de vastes alliances pour contrer l'isolement. Comme à bien des humains, il fallait à ceux d'alors de l'espérance, et c'est probablement pour la nourrir que certains eurent l'audace peu courante de s'aventurer dans l'inframonde des cavernes, dès l'époque de la grotte Chauvet, en

* Les mots et expressions signalés par un astérisque à la première occurrence sont définis dans un glossaire en fin d'ouvrage, p. 327.

Ardèche, vers – 36 000. N’y résidant que peu, ils les exploraient avec beaucoup de hardiesse jusqu’en leurs tréfonds obscurs, y apposant de somptueuses figures surgies de leurs imaginaires.

Ces pratiques, uniques au monde, se perpétuèrent très longtemps. Les images changèrent toutefois au fil du temps, signalant des inflexions dans les rites et peut-être dans les croyances. Hors des grottes profondes, les symboles foisonnaient sur les objets ; ils furent transformés à diverses reprises, tandis que, lentement, les modes de vie et les techniques évoluaient aussi. Et puis, à la longue, les peintres et graveurs se détournèrent des grottes. Le cadre de vie changea complètement, il y a environ 12 000 ans, quand des forêts recouvrirent l’Europe. Les chasseurs-collecteurs* du Mésolithique* s’y accoutumèrent pendant cinq millénaires encore, jusque vers – 7 000. Leur mode de vie transformé finit par disparaître, au moment où la France entière adoptait les économies paysannes, peu avant que n’entrent en scène les bâtisseurs de menhirs à Carnac, dans le Morbihan.

Ces 35 000 ans, que nous allons retracer dans leur continuité, ont été arbitrairement relégués dans ce que l’on a appelé la Préhistoire. Or il paraît aujourd’hui évident que cette dénomination est mal adaptée, tant ces transformations graduelles font clairement partie de notre histoire, celle de nos commencements. Il est vrai, cependant, que le rythme de ces changements, le plus souvent bien calme, a peu à voir avec celui, trépidant, des chemins historiques plus récents qui nous sont familiers. Cette histoire très ancienne de l’Extrême-Occident européen diffère aussi, par son contenu – mais non par son déroulement tranquille –, des trajectoires aussi reculées que nous entreverrons en contrepoint, au-delà des frontières de la France.

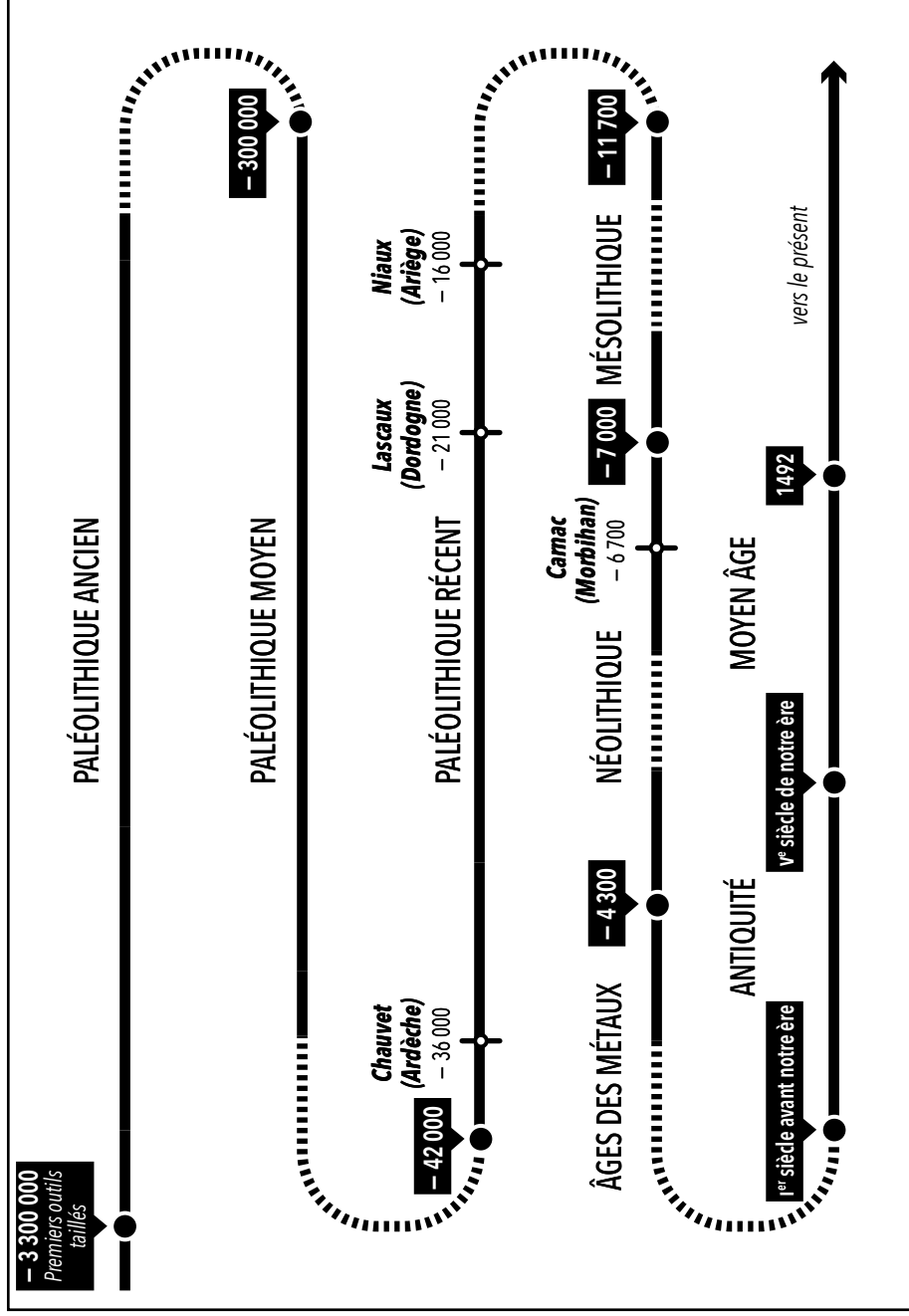
Si ce pays a été choisi comme cadre géographique principal de ce livre, c’est que la recherche sur le Paléolithique y a pris forme – ainsi qu’en son voisinage – il y a deux siècles. C’est donc sur

PROLOGUE

le territoire français qu'a été réunie une des documentations les plus riches dont nous disposons aujourd'hui pour proposer un récit sans trop de lacunes sur ces trois cent cinquante siècles aussi captivants que méconnus hors des cercles savants.

Les seules sources de ce récit sont celles que procure l'archéologie : d'humbles vestiges matériels et de splendides images. Il s'agit par conséquent d'une écriture très particulière de l'histoire, celle de sociétés à tradition orale, dont la transmission s'est, pour l'essentiel, interrompue. Donnons-nous alors pour tâche d'en renouer le fil.

Chronologie générale des premiers temps de l'histoire humaine



INTRODUCTION

De nos jours, la notion de « Préhistoire » suscite un certain embarras. Or dès 1949, l'historien Lucien Febvre la qualifiait « des plus cocasses¹ ». Comment, en effet, concevoir une période historique antérieure à l'histoire elle-même ? Mais cette maladresse lexicale n'explique pas à elle seule la gêne qui grandit aujourd'hui. Si l'on considère l'invention de l'écriture comme une ligne de partage – ce qui est bien évidemment en jeu lorsque l'on parle de « Préhistoire » –, devrait-on alors y rattacher les très nombreuses sociétés restées sans moyens scripturaux, bien après leurs premiers usages en Mésopotamie, il y a 5 500 ans ? Et peut-on raisonnablement considérer comme « préhistoriques » les sociétés actuelles à tradition orale ? Faudrait-il, de même, affubler de cet adjectif stigmatisant – puisque l'archaïque est bien souvent synonyme d'attardé – les innombrables personnes qui ne maîtrisaient pas l'écrit, quand seuls quelques lettrés y avaient accès ? Personne n'y songe à présent et tout le monde sait bien, au bout du compte, que l'histoire ne commence pas en Mésopotamie : tout juste y bifurque-t-elle, une fois de plus, ce qu'elle fera ensuite ailleurs de bien d'autres façons. Quant aux historiens du passé post-sumérien, ils sont de plus en plus nombreux à trouver de l'intérêt à l'« histoire profonde » – sans limite arbitraire, par conséquent –, ayant été convaincus de l'importance, toutes périodes confondues, des méthodes archéologiques

et des sources autres qu'écrites. Au final, il convient de reconnaître que « Préhistoire » n'est rien de plus qu'une convention, restée commode depuis le XIX^e siècle pour des raisons d'habitude, au même titre, par exemple, que « Moyen Âge », lequel constitue une notion plutôt floue, comme on le sait bien².

J'entrevois un lien évident entre cette prise de conscience graduelle et le choix par l'éditeur d'accueillir ce livre aux côtés d'une majorité d'autres ouvrages consacrés à notre passé proche. D'autant que nous avons pris ensemble la décision d'un empan chronologique et géographique bien plus restreint qu'habituellement. Pas plus de 35 000 ans, et *seulement* le Paléolithique récent ainsi que le Mésolithique en France, tandis que les grandes synthèses jusqu'ici publiées couvrent généralement plus de trois millions d'années et concernent presque l'ensemble de la planète. Ces encyclopédies balayaient non seulement le Paléolithique au complet, c'est-à-dire toutes sortes de contextes économiques fondés sur la chasse et la collecte, mais aussi les premières sociétés paysannes, depuis le commencement du Néolithique* jusqu'au I^{er} millénaire avant notre ère, de façon à embrasser toute la Préhistoire au sens large. Ainsi, cette convention, qui relève d'un presque non-sens, englobe en outre des réalités totalement disparates, abritant aussi bien Lucy l'Australopithèque que la grotte de Lascaux, de même que les sociétés ouest-européennes de l'âge du Bronze commerçant avec les premiers États méditerranéens.

De l'histoire et non des mythes

La commande bien plus circonscrite à laquelle répond ce livre montre que l'intérêt s'aiguise pour des périodes particulières dans ces très longs débuts de l'histoire humaine. C'est un indice de plus, à mes yeux, que nous vivons actuellement

ce qui ressemble à un « moment paléolithique ». Beaucoup de curiosité en témoigne, de la part non seulement des historiens du passé proche, mais également d'autres penseurs ou de créateurs passionnés par l'art le plus ancien.

Pour trouver pareille ferveur, il faut remonter à la fin du XIX^e siècle, lorsque les débuts de l'humanité ont été mis en scène jusque dans les expositions universelles. À l'époque, ce sont les progrès accomplis depuis ces commencements que l'on célébrait, ainsi que la « civilisation » qui nous aurait extirpés de la « sauvagerie » originelle. Depuis peu, de telles commémorations perdent de leur popularité, en raison des crises que nous traversons, écologiques notamment. L'intérêt d'aujourd'hui pour les débuts de notre histoire s'accorde plus volontiers à l'anxiété qu'engendrent ces crises, voire, inconsciemment, au mythe primitiviste d'un « paradis perdu » dont nous serions sortis après une « chute » remontant au Néolithique. Ainsi, les préjugés contradictoires issus de deux récits fictionnels concurrents – ascension guidée par le progrès ou bien, au contraire, décadence – se mêlent dans les imaginaires actuels aux connaissances, heureusement de plus en plus nombreuses, procurées par l'essor de l'archéologie.

Ces savoirs se propagent vite, étant donné l'intérêt actuel et les efforts de valorisation déployés par les archéologues. Néanmoins, ces connaissances restent difficiles à ordonner spontanément, les institutions scolaires consacrant d'ordinaire peu de place à la fondation d'un socle commun de références à ce propos. Il est vrai qu'il faut du temps – et je le prendrai ici – pour s'acclimater aux vertiges qu'il est courant d'éprouver, les premières fois que l'on s'aventure dans l'histoire la plus ancienne. Il faut appréhender son immensité temporelle, l'incommensurabilité apparente de celle-ci et surtout la relativité des multiples échelles chronologiques qui la composent. Ainsi, les 35 000 ans du Paléolithique récent et du Mésolithique qui nous intéressent ici ne représentent pas moins de 1 400 générations,

et il s'est passé autant de temps entre les débuts du Paléolithique récent et les peintures de la grotte de Lascaux qu'entre celles-ci et aujourd'hui ! Toutefois, replacés à l'échelle des plus de trois millions d'années du Paléolithique dans son extension maximale, ces trois cent cinquante siècles, couvrant sa toute fin, n'en représentent qu'à peine plus de 1 %³. Il y a là de quoi s'égarer.

On ne peut éviter de se perdre qu'en s'appuyant sur quelques jalons temporels. Or ces repères ne sont qu'approximatifs, l'imprécision des datations par le radiocarbone* calculées par les physiciens étant souvent confondante : en moyenne, mille ans de flou au début du Paléolithique récent, et encore deux siècles à sa fin. Cela achève évidemment de dérouter, quand on est familier de l'histoire récente et de ses repères très précis : Lascaux ne fut pas peinte *en* – 21 000 mais *autour* de cet âge, avec une incertitude de six cents ans sur la date précise.

Malgré ces imprécisions, ce livre entend baliser l'époque des premiers *Homo sapiens* en France. Nous verrons alors que leurs modes de vie, bien que divergeant globalement de ceux des Néandertaliens qu'ils côtoyèrent au début, ne furent nullement uniformes, en dépit de leur indéniable stabilité. Par exemple, les traditions dites « aurignaciennes » vers – 36 000, en période de relative abondance, se distinguent nettement des premières coutumes qualifiées de « magdaléniennes » vers – 21 000, au moment de Lascaux, en plein maximum de froid et au sortir d'une grande crise climatique et démographique. Et les images de Lascaux en ce tout début du Magdalénien se démarquent assez nettement des dessins aurignaciens de la grotte Chauvet. L'enjeu profond de cette historicisation que je vais entreprendre est d'extraire le Paléolithique, et en particulier sa période récente, d'un passé immémorial, de ce fait encore très monolithique dans les visions imaginaires qu'il suscite. Pour cela, il faudra déplier consciencieusement les multiples périodes, trop souvent condensées dans une insondable nuit des temps⁴.

Je commencerai à dérouler ces temps lointains dans la première partie de l'ouvrage (« Trente mille siècles auparavant »), en résumant très brièvement ce qui est arrivé, bien avant le Paléolithique récent et depuis 3,3 millions d'années, à des humanités longtemps très diverses. Cette première partie s'ouvrira sur un survol du Paléolithique ancien. Je resserrerai ensuite la focale sur le Paléolithique moyen, ainsi que sur *Homo sapiens*, notre espèce, et le début de son histoire spécifique : depuis son apparition en Afrique, il y a 300 000 ans, jusqu'à son installation en Europe, il y a 42 000 ans. Ces femmes et hommes – nos ancêtres à toutes et à tous, d'où que nous soyons – étaient alors déjà pleinement nos semblables, du moins sur le plan anatomique, et ils coexistaient encore par endroits avec d'autres espèces humaines, différentes à cet égard, et aujourd'hui disparues.

Viendra ensuite le cœur de l'ouvrage consacré aux trente millénaires du Paléolithique récent, période au cours de laquelle Sapiens devint l'unique représentant du genre humain. De – 42 000 jusqu'à – 11 700, cette borne marquant la fin du dernier cycle glaciaire*, j'analyserai, au fil des chapitres, l'évolution des modes de vie en France ainsi que les traces laissées par les croyances, dès l'époque de la grotte Chauvet. Le récit sera ponctué de brefs encarts de présentation, pour chaque grande période, d'un site archéologique de référence illustrant ce sur quoi reposent les investigations des chercheurs. Aux deux sections dévolues à la France, « Sapiens en France au temps des cavernes ornées » et « En France, après les grottes ornées », s'ajoutera une troisième, plus courte : « Intermède en Europe et au-delà ». Celle-ci offrira un aperçu d'autres dynamiques historiques dans le monde, mettant ainsi en relief l'originalité des voies suivies dans nos contrées.

Enfin, la dernière partie du livre, intitulée « Avant Carnac, les derniers chasseurs-collecteurs en France », portera sur les cinq millénaires du Mésolithique : j'y aborderai, à partir de

– 11 700, le début du cycle interglaciaire* dans lequel nous vivons aujourd’hui, et notre description s’achèvera, pour l’essentiel, vers – 7 000, quand la vie paysanne se généralisa en France, peu de temps avant Carnac.

Apologie pour l’histoire du Paléolithique récent et du Mésolithique

Pourquoi, au fait, focaliser notre propos sur le Paléolithique récent et ses prolongements mésolithiques ? D’abord, pour la simple raison que ces périodes, tardives à l’échelle de la longue histoire humaine, et donc mieux documentées que celles qui la précèdent, ne sont pas encore largement connues avec la finesse qu’elles méritent. Dans le contexte d’engouement présent, chacun d’entre nous est plus fréquemment informé sur l’émergence de l’humanité, il y a quelques millions d’années. Or en Europe et donc en France, les débuts du Paléolithique récent correspondent à une époque de grande inventivité, se traduisant dans les techniques et surtout dans les symboles, lesquels se sont conservés sous forme de peintures et de gravures déposées jusqu’au plus profond des grottes. Avec près de deux cents cavernes ornées sur son territoire, la France forme, avec l’Espagne, l’un des plus vieux foyers mondiaux de production d’images, et c’est une des raisons pour lesquelles j’ai choisi l’Hexagone pour cadre.

Ce livre s’interrogera sur les circonstances ayant favorisé l’éclosion d’une telle créativité artistique et technique. Les développements historiques que je relaterai ensuite se sont inscrits, en France, dans une dynamique de relative continuité, parfois plus lente qu’ailleurs dans le monde. On se penchera sur les raisons de cette forte inertie, en des temps où des innovations plus radicales se produisaient dans d’autres régions de la planète. Ce

fut notamment le cas pour les premières agricultures, dont je dirai quelques mots lorsque nous nous aventurerons brièvement loin de France.

Pour saisir toutes ces lenteurs et accélérations, aucun doute : c'est faire de l'histoire véritable qu'il faut tenter⁵. Cela suppose avant tout d'étudier le Paléolithique récent et le Mésolithique tels qu'ils ont été, en anticipant le moins possible les développements ultérieurs : voici une des convictions qu'il m'importe de transmettre. Ainsi, parmi la succession de changements que je décrirai sur fond d'inertie, certains correspondent tout de même à des inflexions notables, mais ces déviations n'ont pas nécessairement toutes donné lieu à des suites durables. À titre d'exemple, c'est ce qui se produisit à partir de l'épisode particulier de Lascaux, il y a 21 000 ans, avec des images aussi spectaculaires que raffinées. Ces œuvres du Magdalénien ont peut-être requis les talents de spécialistes – des *artistes*, au plein sens du terme –, ce qui impliquerait, dans ce cas, une certaine division sociale des tâches, peu courante chez les chasseurs-collecteurs nomades. Ensuite, il n'y eut plus, avant le Néolithique, d'indices évocateurs d'une répartition aussi stricte des activités. Sur cette question et sur d'autres, je souhaiterais que ce livre aide à rompre avec ce que le philosophe Raymond Aron appelait l'« illusion rétrospective de nécessité ». Ce biais tenace affecte l'écriture de l'histoire en général, et celle des périodes les plus anciennes en particulier, souvent présentées comme une succession linéaire de transformations inéluctables, annonçant les suivantes – voire notre présent. Or on ne voit pas à quelle nécessité répondrait, par exemple, le mimétisme croissant des images à partir de Lascaux ni, à l'inverse, sa dissolution totale, huit millénaires plus tard, au cours de l'Azilien. Il en va de même, cinq mille ans plus tard, pour l'introduction des pratiques agropastorales en France par des migrants : elle constitue l'aboutissement d'une longue série de circonstances imprévisibles. Un

jour, d'ailleurs, lorsque l'état des connaissances l'autorisera, il serait peut-être aussi instructif qu'amusant de tenter un peu d'« histoire contrefactuelle » à ce propos – que serait-il advenu si l'agriculture avait été inventée en France avant de l'être au Proche-Orient ? Ou, *a contrario*, si elle n'y avait été introduite qu'à partir du Moyen Âge, comme ce fut le cas dans certaines régions de Suède et de Norvège⁶ ?

Histoire paléolithique mondiale de la France

Il existe une autre voie, plus immédiate, pour se défaire d'une vision unilinéaire sur les débuts de notre histoire : elle consiste à s'émanciper d'une perspective longtemps marquée par l'eurocentrisme, l'archéologie paléolithique étant née en France, en Angleterre et en Belgique au début du XIX^e siècle. La mondialisation de la recherche étant récente, un déséquilibre persiste en faveur de l'Europe dans les sources aujourd'hui disponibles. Mais cette globalisation tardive des connaissances nous incite désormais à une démultiplication des points de vue. Dans cet esprit, j'aurais pu concevoir un livre sur le Paléolithique récent couvrant toutes les terres alors habitées : Afrique, Eurasie, Australie, puis Amériques à la fin de la période. Toutefois, les connaissances restent pour le moment trop disparates pour proposer autre chose, à cette échelle, qu'une synthèse simplificatrice. Je tenterai néanmoins un peu d'« histoire mondiale de la France⁷ » en procédant à un important décentrement géographique faisant saisir, par contraste, la singularité de la trajectoire française⁸.

De plus, comme ce pays correspond à une entité très tardive, tous les chapitres déborderont légèrement au-delà de ses frontières, dès que cela s'avérera nécessaire, afin de tenir compte de la « géopolitique » des temps glaciaires – celle des migrations

et des vastes réseaux d'alliance édifiés en ces temps. On aurait pu, en conséquence, élargir le propos au moins à l'ensemble de l'Europe, chacun des pays qui la composent faisant l'objet de recherches approfondies depuis un siècle. Mais le périmètre serait resté tout aussi arbitraire, puisque les bornes de ce sous-continent sont elles-mêmes des constructions politiques tardives. Un tel élargissement aurait surtout conduit à une perte de précision documentaire – et peut-être aussi de clarté – tant les faits à recenser sont nombreux. Sans compter que ma carrière personnelle d'archéologue s'est déroulée essentiellement en France.

En somme, le choix de restreindre le propos à ce pays – et de le mettre plusieurs fois en perspective – répond avant tout à une intention didactique. Et si ce choix alimente au passage un « récit national » – totalement anachronique, évidemment –, ce sera en montrant combien les métissages ont toujours façonné l'histoire du « finistère » européen où s'est tardivement logée la France⁹.

Quelle histoire écrire ?

À l'échelle que j'ai choisie, ce livre vise à illustrer plus généralement les spécificités de la recherche historique lorsqu'elle porte sur des périodes aussi anciennes. Je les détaillerai, à la fin, dans un appendice intitulé « Enquêtes paléolithiques : terrains et méthodes » : les précisions méthodologiques que le lecteur y trouvera m'ont semblé nécessaires, car je suis persuadé que les spécialistes et amateurs des différents domaines historiques se comprendront d'autant mieux qu'ils en saisiront les spécificités propres.

À propos des originalités de l'histoire archéologique dont il est ici question, il faut rappeler d'emblée que ses sources sont ténues, reposant, pour l'essentiel, sur ce que l'érosion a préservé

des images et des vestiges du quotidien – pierres taillées et ossements de gibier, le reste étant très peu conservé. C'est une histoire modeste qui se pratique tant au fond des grottes qu'au cœur des campements nomades, et qui tire parti du dessin le plus fugace comme du moindre déchet. Quelques archéologues chanceux se penchent aussi sur les tombes rares de personnes à jamais anonymes. Il faut donc se contenter de très peu pour élaborer un récit qui présente comme autre particularité d'être dépourvu d'événements saisissables, les faits n'étant datés, au mieux, qu'à quelques siècles près. On ignore tout, par exemple, de l'enchaînement de circonstances – peut-être rapide – ayant conduit à l'émergence de l'art des grottes, vers – 36 000 durant l'Aurignacien, tout comme des aléas qui entraînèrent sa disparition, vingt-deux millénaires plus tard, durant l'Azilien.

Précisons au passage que ces mots d'*Aurignacien* ou d'*Azilien* sont à la base d'une périodisation originale formée à partir des noms de sites de référence – en l'occurrence, la grotte d'Aurignac en Haute-Garonne et celle du Mas-d'Azil en Ariège. Depuis le XIX^e siècle, les archéologues désignent de la sorte des époques, ainsi que les courants d'idées techniques et symboliques qui les caractérisent. Bien entendu, la description de ces idées ainsi que leur datation se sont beaucoup précisées au fil des découvertes et des progrès analytiques. Mais nous verrons à plusieurs reprises que les contours de ces désignations *a posteriori* restent assez flous. Les raisons essentielles pour cela sont que les techniques n'ont pas toutes changé simultanément et que leur rythme d'évolution est en général plus rapide que celui des symboles, ce qui n'a rien de surprenant tant les mentalités sont partout lentes à se modifier. Ces dénominations ne sont donc rien de plus que des « abréviations commodes¹⁰ », selon les mots du paléolithicien André Leroi-Gourhan. Or certains chercheurs en viennent à parler un peu vite des « Aurignaciens » ou des « Aziliens », en l'absence de personnes précises à nommer,

INTRODUCTION

alors que rien n'indique que celles qui partageaient les idées de l'un ou l'autre de ces courants culturels aient jamais formé un peuple unique, ni même qu'elles aient parlé une seule langue. Je me garderai par conséquent de ce raccourci facile – aucun médiéviste n'oserait par exemple invoquer les « Romains » ou les « Gothiques ». Puisque je souhaite éviter les simplifications abusives et qu'aucun individu n'est aujourd'hui identifiable, il me faudra trouver d'autres manières de donner de la chair à ce récit. J'en esquisserai les acteurs à travers quelques-uns de leurs gestes ordinaires et rituels plus solennels. Ce faisant, nous adopterons ensemble le regard averti du tailleur de silex et de la couturière, nous viserons aux côtés du chasseur, et nous examinerons de près la touche des peintres et le trait des graveurs. Mais il nous manquera toujours une part essentielle d'eux-mêmes : leurs émotions et leurs idéaux.

Partant de ces lacunes spécifiques – mais quelle histoire, même contemporaine, n'en comporte pas ? –, ce livre veut aider à distinguer ce qui relève de faits minutieusement établis, d'hypothèses déjà étayées, de suppositions plausibles mais non encore démontrées, ou encore de conjectures purement spéculatives. Je mettrai donc l'accent sur les questions que se posent les chercheurs et sur les voies nouvelles qu'ils explorent pour y répondre, sans dissimuler les immenses zones d'ombre qu'ils s'efforcent de réduire. Leur quotidien est une belle école pour apprendre le doute et la patience, et je suis convaincu que leurs difficultés, comme les démarches qu'ils inventent pour les surmonter, peuvent être sources d'inspiration dans le domaine vaste et passionnant des sciences humaines.

I

TRENTE MILLE SIÈCLES
AUPARAVANT

De - 3 300 000 à - 42 000

CHAPITRE PREMIER

Avant Sapiens, d'autres humanités

De - 3 300 000 à - 300 000

Sigmund Freud soutenait que l'humanité actuelle, avant qu'elle ne se découvre, grâce à lui, gouvernée par son inconscient, avait subi, en plus de la révolution copernicienne, une autre grande « blessure narcissique¹ ». Charles Darwin en serait le responsable, sa théorie nous ayant fait réaliser que nous sommes des animaux soumis aux mêmes lois évolutives que les autres. En réalité, seul l'Occident moderne a pu en être véritablement blessé, étant donné son anthropocentrisme sans égal. Cette plaie n'est pas encore bien cicatrisée ; on le vérifie de bien des façons, notamment lorsque l'on saisit « évolution humaine » dans un moteur de recherche sur Internet. Des frises s'alignent en réponse qui, partant de silhouettes simiesques presque à quatre pattes, aboutissent à un fier *Homo sapiens* tout droit, quasi glabre et le plus souvent masculin. Quelques détournements humoristiques évoquent la déchéance physique que pourraient entraîner aujourd'hui des techniques comme l'informatique. Ascension ou chute, on y revient.

Ces images stéréotypées, qui décrivent une humanité s'ex-trayant progressivement de l'animalité, persistent, bien qu'elles soient totalement erronées. On a appris en effet, précisément depuis Darwin, que l'évolution ne prend jamais la forme d'une

telle succession inexorable, mais bien celle d'un buissonnement complexe et aléatoire. Dans ce processus, les espèces animales émergent, se séparent, coexistent et se métissent occasionnellement, avant de disparaître, chacune à son propre rythme. C'est précisément ce que les fossiles nous apprennent sur ce que l'on appelle le genre *Homo*, qui réunit pas moins d'une dizaine de « paléo-espèces » disparues², ainsi qu'*Homo sapiens*, l'espèce à laquelle nous appartenons.

Cette unique espèce survivante du genre humain représente, pour ainsi dire, la toute dernière brindille parmi les « Hominines* ». Ceux-ci ont composé autrefois une tige relativement fournie, presque entièrement éteinte de nos jours. Les paléanthropologues* l'individualisent sur le rameau toujours vivace des Hominidés*, lequel inclut encore aujourd'hui, en plus des *Homo sapiens*, les orangs-outans, gorilles, chimpanzés et bonobos. Tous font partie des Simiens (ou singes), une branche encore vigoureuse chez les Primates, qui forment un épais buisson dans le bosquet touffu des Mammifères.

Du temps où les Hominines proliféraient

Revenons à la tige asséchée des Hominines, sur laquelle les spécialistes regroupent une trentaine de paléo-espèces ainsi que notre propre espèce – la seule connue autrement qu'à l'état fossile. L'importance de la bipédie dans le répertoire locomoteur est le critère principal d'affiliation à ce petit ensemble apparu chez les Hominidés entre – 7 et – 6 millions d'années, à la même période que l'émergence des lignées conduisant aux chimpanzés et aux bonobos actuels. Parmi les premiers Hominines, on trouve notamment le genre *Sahelanthropus*, auquel appartient le célèbre crâne surnommé « Toumaï ». Celui-ci provient du Tchad, tandis que les genres *Orrorin* et *Ardipithecus* ont été découverts

en Afrique de l'Est. Sur cette vaste aire géographique, on ignore les raisons qui ont rendu avantageuse l'association, chez ces premiers Hominines, entre le grimper arboricole et la bipédie terrestre, laquelle pourrait dériver du premier par exaptation*, c'est-à-dire par ajustement à de nouveaux besoins au sol. Plusieurs facteurs se sont sans doute combinés dans ces environnements mixtes de forêts et de savanes.

Des modes de locomotion analogues, mais différents dans le détail, ont existé aussi chez les Australopithèques, un autre genre plus récent parmi les Hominines, disparu lui aussi. Les paléoanthropologues classent dans ce genre une dizaine de paléo-espèces trouvées au Tchad ainsi qu'en Afrique orientale et méridionale, dans des terrains que l'on date d'entre - 4 et - 2 millions d'années. Les spécimens surnommés « Lucy » et « Little Foot » constituent actuellement les mieux conservés parmi ces individus plutôt végétariens, d'1,30 mètre de stature en moyenne, avec un cerveau dont le volume se démarquait peu parmi les premiers Hominidés. Pourtant, c'est peut-être avec des Australopithèques qu'il faut faire conventionnellement démarrer la période ancienne du Paléolithique, puisque certains d'entre eux pourraient avoir fabriqué les plus vieux outils en pierre taillée connus à ce jour, datés autour de - 3,3 millions à Lomekwi au Kenya.

Des Hommes, des vrais ?

Mais rien n'est moins sûr, car ces grosses pierres fracturées sur une enclume, puis utilisées pour des actions de martèlement (de végétaux ?), ont été trouvées sans les fossiles de leurs auteurs. Si bien que ces panoplies d'objets en pierre – les spécialistes parlent d'« industrie lithique*³ » – pourraient tout aussi bien avoir été fabriquées non pas par des Australopithèques,

mais par d'autres genres encore parmi les Hominines. Ainsi, parmi les candidats possibles à cette taille précoce de la pierre, figurent également les Paranthropes. En cette période d'aridification du climat, ils se signalaient par un appareil masticateur exceptionnellement puissant, tellement bien adapté aux graminées et aux tubercules coriaces des savanes en expansion que ce groupe d'espèces est connu jusque vers – 1 million d'années. On reconnaît aussi, dès l'époque de Lomekwi, la présence de Kenyanthropes. Leur morphologie crânienne annonce celle des plus vieux fossiles – *Homo rudolfensis* et *habilis* – que de nombreux paléanthropologues classent dans le genre humain, et que l'on trouve d'abord dans l'est puis dans le sud de l'Afrique, à partir de – 2,8 millions d'années. Pour *rudolfensis* et *habilis*, c'est leur régime alimentaire omnivore, également avantageux en contexte d'aridification et de monotonie des ressources végétales, ainsi que leur volume cérébral élevé – jusqu'à la moitié du nôtre – qui constituent les critères d'attribution au genre *Homo*. Mais selon quelques paléanthropologues, leur répertoire locomoteur, toujours mixte et en partie arboricole, les rapprocherait davantage des Australopithèques.

Il existe donc des hésitations chronologiques et des controverses passionnantes, au sein de la communauté scientifique, autour de ce qui pourrait particulariser l'humanité la plus ancienne, tant en ce qui concerne son anatomie et sa locomotion que ses techniques, seules voies d'accès à ses formes d'intelligence. Au bout du compte, peut-être a-t-on intérêt à rester dans le flou à ce propos. Car cela incite à reformuler les interrogations sur l'émergence des spécificités de chaque groupe d'espèces – qu'il s'agisse d'humains ou non, du reste – en s'affranchissant de la question obsédante et quasi métaphysique du « début ». Il est nécessaire, pour cela, de se placer dans la perspective d'une évolution buissonnante. Et il faut réaliser aussi que cette évolution procède en mosaïque, ce qui signifie,

dans le cas des humains, qu'elle a pu combiner des caractères présents chez d'autres Hominines et même chez des animaux parfois très éloignés dans l'histoire évolutive. Ces concordances s'expliquent quelquefois par le phénomène d'exaptation, ou bien par des convergences évolutives lorsque les pressions sélectives des milieux ambiants sont analogues. La notion d'« hominisation » me paraît donc très pertinente pour désigner cette réalité, à la fois processuelle et bigarrée, que l'on saisit de mieux en mieux avec l'augmentation des découvertes.

À ce titre, il est désormais clair que le simple usage d'outils ne constitue plus un critère d'humanité, tant les exemples en sont nombreux – souvent en pierre, d'ailleurs – chez toutes sortes d'animaux : non seulement des Hominidés, comme les chimpanzés, mais aussi d'autres mammifères, et même des oiseaux ou des poissons, voire des mollusques, telles certaines pieuvres. Cela étant, la transformation de matériaux pour fabriquer des instruments demeure un comportement rare parmi les animaux ; et à ce jour, la fracturation intentionnelle de la pierre n'a été observée que chez les Hominines. Mais là encore, elle ne fut pas le privilège des seuls représentants du genre *Homo*.

Si l'on considère que *rudolfensis* et *habilis* font bien partie de ces derniers – il faut alors admettre que se déplacer de temps en temps dans les arbres peut être un critère d'humanité –, on remarque que leurs industries lithiques se différencient quelque peu de la panoplie plus ancienne observée à Lomekwi. Les nouveaux instruments – dits « oldowayens⁴ » – consistaient en effet en éclats* plus légers, obtenus par le débitage* de galets, c'est-à-dire par leur fractionnement contrôlé. Ces éclats ont ensuite été manipulés par leurs utilisateurs avec précision plutôt qu'avec force, et des incisions sur des os d'animaux suggèrent que leurs tranchants étaient efficaces pour prélever de la viande, en particulier sur des carcasses abandonnées par les grands félins des savanes. En outre, quelques usures microscopiques sur ces

tranchants indiquent que certains éclats ont travaillé le bois, sans doute pour fabriquer d'autres instruments. Voilà peut-être la différence la plus importante entre ces outils et tous ceux qu'utilisent les autres animaux, dont l'usage est limité à une seule tâche : certains de ces ustensiles oldowayens très simples s'inscrivaient déjà dans ce que l'on appelle un « système technique », c'est-à-dire une combinaison de plusieurs opérations et objectifs. Un tel modèle d'articulation recèle un potentiel considérable de complexification, dont les actuelles chaînes de fabrication mondialisées constituent sans doute l'aboutissement très lointain. Mais cette évolution n'avait évidemment rien d'inéluctable : l'efficacité de la simplicité oldowayenne fut telle qu'elle persista, presque inchangée, de - 2,5 à - 1,8 million d'années, soit près de la moitié du temps qui nous sépare de cette immense étape dans l'histoire des techniques.

Entre-temps, vers - 2 millions, et toujours en Afrique, deux nouvelles paléo-espèces sont apparues aux côtés des tout derniers Australopithèques : *erectus* et *ergaster*, que l'on s'accorde aujourd'hui à classer sans réserve dans le genre *Homo*. Leur locomotion était en effet similaire à la nôtre, se limitant essentiellement à une bipédie endurante et à la course, ce qui impliquait une bonne régulation thermique par la transpiration ainsi qu'une pilosité réduite. De plus, ces paléo-espèces possédaient un cerveau pouvant atteindre les trois quarts du nôtre – donc très volumineux en proportion de leur stature moyenne de 1,60 mètre. Si un tel volume n'a pas entravé l'accouchement, c'est parce que, dès cette époque, l'essentiel de la croissance cérébrale chez les humains advenait après la naissance. Nos nouveau-nés sont restés, pour cette raison, très immatures, ce qui les rend particulièrement vulnérables mais réceptifs à de longs apprentissages⁵.

NOTES

Note du prologue, p. 7

1. Comme il est d'usage chez les spécialistes du Paléolithique, les repères chronologiques sont exprimés ici en années avant le présent, ce que signifie le signe « - ». Ce présent est conventionnel : il correspond en fait à l'année 1950, date de référence que les physiciens utilisent pour mesurer l'ancienneté des échantillons archéologiques, au moyen du taux de désintégration du radiocarbone. Précisons que tous les repères que j'emploierai correspondent à des âges assurés, l'erreur de certaines datations par le radiocarbone étant corrigée au moyen de la calibration.

Notes de l'introduction, p. 11

1. FEBVRE, Lucien, « Vers une autre histoire », *Revue de métaphysique et de morale*, 54(3-4), juillet 1949, p. 225-247.
2. Voir notamment LE GOFF, Jacques, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Seuil, 2014.
3. Compte tenu de cette relativité du temps, j'emploierai parfois, par léger abus de langage, les termes *brefs* ou *rapides* pour désigner certains processus historiques qui, en réalité, durèrent plusieurs siècles – très peu à l'échelle des temps que nous allons considérer.
4. C'est, du reste, en parfaite cohérence avec cet effort d'historicisation que je préfère qualifier le Paléolithique de « récent » plutôt que de « supérieur », comme on le trouve encore écrit parfois. Il me paraît plus pertinent, en effet, de me référer à un principe courant de succession chronologique employé

pour les périodes ultérieures de l'histoire humaine. Dès lors, il apparaît logique que ce principe prévale sur la gradation qui scandait l'ancienne tripartition du Paléolithique (époque supérieure vs moyenne vs inférieure), laquelle était calquée sur la superposition des couches géologiques.

5. C'est le sens de l'apologie invoquée ici, qui rend hommage, en paraphrasant son titre, au célèbre essai de l'historien Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, publié à titre posthume en 1949 et réédité plusieurs fois.

6. Voir notamment ZVELEBIL, Marek, « Innovating Hunter-Gatherers: The Mesolithic in the Baltic », dans Geoff BAILEY, Penny SPIKINS (dir.), *Mesolithic Europe*, New York, Cambridge University Press, 2010, p. 18-59.

7. En écho au titre d'un ouvrage collectif récent qui bouscule les perspectives sur notre petit pays en remontant d'ailleurs jusqu'au Paléolithique : BOUCHERON, Patrick (dir.), *Histoire mondiale de la France*, Paris, Seuil, 2018 ; 2025.

8. Voir la partie III, « Intermède en Europe et bien au-delà », p. 155.

9. Voir notamment DEMOULE, Jean-Paul, *La France éternelle. Une enquête archéologique*, Paris, La Fabrique, 2025.

10. LEROI-GOURHAN, André, *Évolution et techniques*, t. 2, *Milieu et techniques*, Paris, Métaillé, [1945] 1973, p. 324.

Notes du chapitre premier, p. 25

1. FREUD, Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, [1916] 1975, p. 266-267.

2. Pour des regroupements de fossiles fondés strictement sur des critères anatomiques, le terme de *paléo-espèce* est préférable à celui d'*espèce*, dans la mesure où la capacité des individus à se reproduire entre eux – critère usuel de délimitation d'une espèce vivante – ne peut évidemment pas se mesurer sur des squelettes. Cette catégorisation peut être, en revanche, mieux fondée si l'on dispose de données paléogénétiques, mais pour l'instant, les plus anciennes ne remontent pas au-delà de – 400 000.

3. Aujourd'hui, le terme d'*industrie* appliqué au Paléolithique paraît très anachronique. Cette acception ne l'était pas lorsqu'il a commencé à être utilisé dans ce contexte au XIX^e siècle.

4. L'Oldowayan, grand stade dans l'évolution des techniques, a été baptisé ainsi en référence à la gorge d'Olduvai en Tanzanie.

NOTES DES PAGES 30 À 51

5. Ce phénomène est connu sous le nom d'« altricialité secondaire ». À propos de ses conséquences sur les aspects généraux des sociologies humaines, voir LAHIRE, Bernard, *Les Structures fondamentales des sociétés humaines*, Paris, La Découverte, 2023.